congé, non pas les vacances, mais les vendanges. Elles duraient un mois. Le terme de « vacances » était réservé pour exprimer la fin des examens des facultés supérieures, qui avaient lieu pendant les trois mois d'été. Le reste de l'année, les élèves travaillaient de cinq heures du matin à neuf heures du soir. Les récréations étaient remplies par la lecture à haute voix, afin, dit Robert Gonset, « d'ôter au diable l'avantage de trouver l'esprit inoccupé ». Et tout le travail se faisait de mémoire, puisque « la ration de papier assignée à chaque élève était seulement de trois feuilles par semaine ».

VARIÉTÉS

LA GUETTEUSE DU QUESNOY

Le 7 septembre 1793, il y avait *près de cinq* semaines que les Autrichiens, déjà maîtres de Valenciennes et des villes frontières du département du Nord, assiégeaient le Quesnoy. Pendant cinq semaines, lapetite garnison qui tenait la place avait fait des prodiges; les habitants, devenus soldats tout à coup, lui avaient prêté main-forte; les femmes, les enfants même s'étaient battus; tous enfin, égaux devant le danger, avaient bravement et noblement fait leur devoir. Mais cette résistance héroïque semblait toucher à sa fin. On ne manquait pas encore de bombes, de boulets et de poudre pour les canons; mais on manquait de cartouches pour les fusils, et, chose plus grave, on manquait de vivres. La population, rationnée depuis quinze jours, en était réduite à manger ce qu'elle trouvait; et elle ne trouvait plus rien. On n'avait plus de biscuit que pour trois jours, à raison d'une demi-ration par homme et d'un quart seulement pour les enfants et les femmes. Si la place n'était pas ravitaillée à bref délai, il ne restait plus qu'à se faire tuer ou à se rendre.

Ce jour-là, vers dix heures du matin, un paysan, déjà vieux, courbé par la fatigue et par l'âge, se présenta, couvert de boue, à l'état-major. Il demanda à parler au commandant.

— Et que lui veux-tu, au commandant ? demanda le sergent de garde.

— Je lui apporte des renseignements... et des bons !

En guerre, on se méfie de ceux qui prétendent servir autant rien moins, que de l'ennemi. Sous chaque parole on flaire un piège, sous tout inconnu un espion. Le sergent toisa d'un regard le bonhomme, qui, appuyé sur son bâton, ne semblait ni s'étonner ni s'émouvoir de ce doute injurieux. Il s'y attendait probablement, car il ajouta, en haussant les épaules :

— Si je ne suis qu'un espion, il sera toujours temps de me fusiller.

C'était juste. Le sergent disparut un moment, puis reparut et lui dit :

— Viens.

Il le fit entrer dans une salle basse, voûtée, mal éclairée, espèce de casemate au milieu de laquelle, devant une table, étaient assis, sur des escabeaux, le major de place et le colonel qui commandait les troupes de la garnison. Les deux officiers semblaient abattus et découragés. Leurs visages pâles, leurs sourcis froncés, leurs lèvres crispées en témoignaient, comme leurs vêtements déchirés et boueux témoignaient des dangers courus et des fatigues supportées.

— Tu as demandé à me parler ? dit le colonel.

— Oui.

— Qui es-tu ?

— Simon Barbotte.

— D'où es-tu ?

— Du pays.

— D'où viens-tu ?

— De Cambrai.

— Et qu'as-tu à me dire ?

— Qu'il y a des troupes françaises à Crèvecœur, à Lesdain, à Hancourt, et sur toutes ces routes là.

Le colonel et le major se levèrent ensemble d'un bond.

— On vient à notre secours ! enfin ! s'écrièrent-ils tous les deux.

— Ah ! si tu dis vrai, mon brave... ajouta le colonel.

— Je n'ai pas dit qu'on venait à votre secours. J'ai dit qu'il y avait, par là, des troupes françaises, et beaucoup.

— Eh bien ! ces troupes... Ceux qui les commandent ne savent-ils pas que nous sommes bloqués ?

— Si.

— Et... ils ne nous envoient rien... ni personne ?

— On croit que vous avez des vivres pour six mois et de la poudre pour un an.

La réponse du paysan ressemblait si fort à un piège, que le colonel et le major se regardèrent. Insister, c'était se trahir. N'en avaient-ils pas déjà trop dit ?

— Emmenez cet homme, dit le major de place au sergent, gardez-le à vue. Nous le rappellerons, s'il en est besoin.

Le paysan pivota sur les talons et sortit sans mot dire.

Dès qu'il eut disparu :

— Si l'on pouvait se fier à cet homme, dit le colonel.

— Eh bien ?

— Nous serions sauvés peut-être.

— Comment ?

— S'il a dit vrai, tout un corps d'armée est à six lieues de nous.

— S'il y reste, la belle avance ! nous ne pouvons plus tenir que trois jours.

— Oui ; mais s'il en était informé, il pourrait nous expédier, d'ici là, quelques fourgons de vivres et un fourgon de munitions.

— L'expédier, bien ; mais le faire entrer... nous sommes bloqués.

— Le faire entrer, je m'en charge. Ecoutez-moi bien. Les Autrichiens ont massé du côté de la porte de Valenciennes le plus gros de leurs forces. C'est notre point faible. Ce n'est donc pas de ce côté qu'ils nous supposeront assez fous pour tenter une sortie, encore moins un ravitaillement.

— Eh bien ?

— Eh bien, c'est par la porte de Valenciennes que le convoi passera. Cent cinquante hommes d'escorte suffiront. On ne nous le refusera pas.

— Cent cinquante, contre...

— Contre... personne. Dès que le convoi sera signalé, nous détacherons du côté de la porte de Cambrai nos vétérans et nos volontaires avec ce qui nous reste de cartouches. Ils en auront assez pour faire beaucoup de bruit ; l'artillerie s'en mêlera d'ailleurs. L'ennemi, qui doit nous savoir à toute extrémité, croira que, désespérés, nous voulons percer les lignes de ce côté-là. Il y enverra toutes ses forces disponibles, et pendant ce temps, le convoi, appuyé de ses cent cinquante hommes et de mes troupes, qui sont solides, entrera... ou j'y laisserai mes os.

— C'est hardi !

— C'est sûr... mais peut-on se fier à ce paysan ?

On fit rentrer Simon Barbotte.

— Connais-tu quelqu'un dans la ville qui puisse répondre de toi ?

— Demandez à la municipalité. On me connaît.

Un homme fut immédiatement expédié au maire, et revint cinq minutes après porteur d'une réponse ainsi conçue :

« Honnête homme. Bon patriote. Toute confiance. »

— Alors, s'écria joyeusement le colonel, c'est Dieu qui nous l'a envoyé.

— Tu as franchi les lignes pour venir, dit-il à Simon Barbotte, donc tu pourrais les franchir une seconde fois pour t'en aller.

— Quand vous voudrez. Ça me connaît les ruses de guerre. J'ai servi au Canada, sous Montcalm, contre les Indiens.

— Eh bien ! dès que tu seras reposé...

— Je ne suis jamais las.

— Tu partiras ; tu iras trouver le commandant en chef des troupes dont tu parles ; tu lui diras que nous n'avons plus de vivres que pour trois jours, de munitions que pour deux ; tu lui demanderas un convoi de dix fourgons de vivres, un fourgon de cartouches et cent cinquante hommes d'escorte.

— Bien.

— Tout peut être prêt pour demain soir. Tu guideras ce convoi toi-même la nuit jusqu'aux lignes ennemies qui font face à la porte de Valenciennes, au nord de la ville.

— Bien.

— Arrivés là, si vous n'avez été ni attaqués ni surpris... Connais-tu un endroit d'où tu puisses faire un signal pour nous avertir ?

— Oui... La ferme des Louettes ; une ferme abandonnée, auprès d'un bois... J'allumerai un feu... Le guetteur de nuit, du haut de son clocher, le verra bien.

— Oui... mais un feu par le temps qui court... l'ennemi en allume partout ; on peut prendre un feu pour un autre... et se tromper, c'est nous perdre...

— Dame...

— On va te donner deux fusées... tu sais ce que c'est...

— J'étais grenadier dans mon temps.

— Bien... à la ferme des Louettes, en pleine nuit, demain, tu lanceras ces deux fusées... Le reste nous regarde.

— Bien.

— Que veux-tu pour récompense, si tu réussis ?

— Que donne-t-on à ceux qui se font tuer sur le champ de bataille ?

— Une poignée de main et une accolade, mon brave, dit le colonel, dont la voix tremblait comme la main ; et il embrassa le vieux troupier, qui sortit pour accomplir sa périlleuse mission.

— Et maintenant, dit le major, à la grâce de Dieu... il ne nous reste plus qu'à attendre.

— Et à prévenir le guetteur, ajouta le colonel.

Il expédia un homme à la municipalité avec ordre de lui ramener le guetteur de ville. Une demi-heure après le soldat revint, ramenant au lieu de l'homme que l'on attendait, une femme d'une quarantaine d'années, dont les traits accentués et rudes gardaient quelque chose encore d'une beauté splendide évanouie.

D'épais cheveux, grisonnants par places, lui couvraient à demi le front et s'échappaient par derrière, noués à peine, d'un mauvais foulard en lambeaux. Elle n'avait de vêtements que sa robe et une chemise de grosse toile que l'on voyait au col et par les déchirures du corsage. Mais elle marchait fièrement dans ses haillons, et ses yeux ardents éclairaient d'une lueur sauvage ses traits rigides, et comme immobilisés par une longue souffrance.

— J'ai demandé le guetteur, dit le colonel.

— C'est moi, répondit la femme.

— Le guetteur s'appelle Pierre Pichery.

— Je suis sa femme, Jacqueline Pichery.

— Ce n'est pas à sa femme, mais à lui, que j'ai affaire.

— Pierre Pichery ne peut pas venir.

— Pourquoi ?

— Il a eu les deux jambes cassées par un éclat de bombe le 17 août. Il est chez nous sur son grabat. Le chirurgien vient le voir de temps en temps.

— Et c'est vous qui faites le service ?

— Oui.

— Toute seule ?

— Oui... J'avais un fils, il a été tué la semaine dernière.

Le colonel et le major échangèrent un regard qui voulait dire : Pauvre femme ! pauvre mère ! et se levèrent tous les deux comme s'ils avaient voulu donner tous les deux à cette héroïque paysanne un témoignage d'estime et de respect.

— Nous avons besoin de vous pour une mission de confiance, dit le colonel.

— C'est bien.

— C'est de vous que va dépendre, la nuit prochaine, la perte ou le salut de la ville.

— Bien. De quoi s'agit-il ?

— Connaissez-vous la ferme des Louettes ?

— A une lieue d'ici, route de Valenciennes. Oui.

— De la loge du guetteur, vous pouvez la voir ?

— Oui.

— En connaissez-vous assez bien la place pour ne la pas perdre des yeux, même pendant la nuit ?

— Oui.

— Eh bien, la nuit prochaine, nous ne savons à quelle heure, deux fusées seront lancées à la ferme des Louettes, par un des nôtres. C'est un signal. Dès que vous aurez vu ces deux fusées, vous allumerez deux lanternes dans la loge du guetteur. Cela fait, vous pourrez redescendre et vous reposer.

— Bien.

— Mais songez-y, c'est du salut de la ville qu'il s'agit. Si vous quittez des yeux la ferme des Louettes, si vous vous endormez, si le signal donné vous échappe enfin...

— Il ne m'échappera pas.

— Une fusée, cela ne fait que paraître et disparaître.

— Fusillez-moi si je ne les vois pas.

— Nous pouvons compter sur vous ?

— Oui.

— Silence !...

La femme haussa dédaigneusement les épaules, sortit et rentra chez elle.

Sa maison, sa masure plutôt, espèce de baraquement de planches et de plâtras, était au pied même de l'église, adossée à une des maisons de la place. Elle la voyait du haut de son clocher quand elle veillait la nuit, et c'était presque une consolation. Elle se sentait moins loin du pauvre homme qui gémissait, les deux jambes brisées, sur son grabat. Il se trouvait toujours, il est vrai, quelque voisin obligeant pour le venir voir en son absence. Mais qu'importe, elle était bien aise de lui jeter de temps en temps un regard, et de lui envoyer à travers l'espace une de ces bonnes pensées que l'on devine quand on s'aime bien.

Le 8 septembre, à la tombée du jour, elle mit près du blessé, qui couchait au premier étage de la baraque, tout ce dont il avait besoin.

— Si tu manques de quelque chose, lui dit-elle, cogne au mur, la Grignette viendra (c'était une voisine), je l'ai prévenue.

— Bien, dit l'homme ; tu ne descendras donc pas cette nuit ?

Elle interrompait quelquefois sa veillée pour venir passer près de lui cinq minutes.

— Non, répondit-elle. Mission de confiance. Il y aura du nouveau demain.

— Ah ! ah ! et quoi ?

— Je ne sais pas, mais c'est grave ! Le commandant de la place m'a dit : Le salut de la ville dépend de vous. Impossible de bouger cette nuit.

— Eh bien, va, femme, bon courage ! une nuit est bientôt passée. Si les bombes de ces gredins-là doivent crever mon lit, ce n'est pas toi qui les empêcheras d'y tomber.

— Ah ! la guerre ! la guerre ! dit la pauvre femme en serrant les poings.

Elle embrassa son homme sur les deux joues; puis, comme la nuit venait, elle escalada les marches du clocher et s'installa dans la loge du guetteur.

Pour la première fois depuis qu'elle y entrait et y vivait pour ainsi dire, une indéfinissable émotion s'empara d'elle quand d'un regard elle embrassa l'horizon déjà sombre vers le nord et zébré au couchant par de larges traînées rouges et sanglantes. Elle sentait comme un poids trop lourd, lui peser sur le cœur cette parole du commandant de place :

— Le salut de la ville est entre vos mains.

Il fallait fixer les yeux sur la ferme des Louettes et ne plus les en détacher. Elle la chercha d'abord dans la pénombre, en distingua vaguement les murs blancs à demi écroulés, s'assit sur son escabeau, entre deux des poutres qui formaient la cage de la loge, et se dit :

— Attention, maintenant.

Bientôt le point blanc disparut. La nuit devint plus épaisse. Le vent, par bonheur, qui soufflait de l'ouest avec violence, emportait les nuages et dégageait par instants le ciel, d'un bleu sombre, cela lui suffisait pour ne pas perdre la ferme des yeux. Elle avait la direction d'ailleurs et ses points de repère. Elle ne pouvait pas se tromper. Mais c'est une étrange fatigue que de fixer un même point, la nuit surtout. On a des flammes dans les yeux parfois ; on voit passer des formes indistinctes, fantômes qui deviennent des réalités, si l'on ne détourne pas son regard. Jacqueline fermait les yeux de temps en temps et les rouvrait aussitôt. C'est si vite brûlé une fusée ! Elle entendit sonner neuf heures, rien ; neuf heures et demie, rien encore !

— Qu'est-ce que ça peut bien être que ce signal ? pensait-elle. Sans doute qu'on vient à notre secours par là, et qu'on va prendre ces bandits entre deux feux... mais du côté de Valenciennes, c'est drôle !... Ils tiennent tout le pays !... Bah !... est-ce que ça me regarde ?.... Le signal ! Je n'ai pas besoin d'en savoir plus.

Dix heures ! rien ! Jacqueline, immobile depuis deux heures, se leva ; l'engourdissement de l'immobilité la prenait. Tout à coup une lueur brillante sillonna le ciel à sa droite, elle tressaillit. Ce n'était qu'une bombe. Elle en vit, sans tourner la tête, la courbe étincelante se dessiner gracieusement dans l'ombre.... puis une détonation sourde ; puis le silence et la nuit. Cinq minutes après, nouvelle lueur ; nouvelle détonation ; le bombardement recommençait. Mais elle y était habituée la pauvre ville, et rien ne bougeait en bas. La masse des maisons se détachait aux pieds de Jacqueline dans l'immensité noire de l'horizon comme une grosse tache plus noire. Pas de lumière aux fenêtres, pas de bruit dans les rues. C'était comme cela toutes les nuits. Jacqueline, dès qu'elle sut à quoi s'en tenir, laissa passer, sans même tressaillir, les courbes lumineuses des bombes.

L'idée ne lui venait même pas de tourner les yeux. Elle ne regardait que du côté du nord et ne cherchait qu'un point dans les profondeurs de la nuit : la ferme des Louettes. A onze heures et demie cependant, force lui fut de se retourner, ne fût-ce qu'une seconde ; une lueur d'incendie couvrait toute la ville, un nuage de feu montait vers le ciel. C'était du côté de l'arsenal. Elle ne fit pour s'en assurer que tourner et détourner la tête. Puis, sans quitter des yeux le point qu'elle fixait, elle frappa d'un lourd marteau trois coups précipités sur une cloche pendue au milieu de sa loge, puis trois autres coups rapides, puis le tocsin ; c'était sa consigne, cela voulait dire : incendie, et cela voulait dire aussi : quartier de l'arsenal. Tout en frappant, elle regardait dans la direction de la ferme.

— Rien ! et voilà minuit, pensait-elle ; comme c'est long ! je n'en puis plus.

Au bruit du tocsin cependant, la ville endormie s'était réveillée tout à coup. Jacqueline, au-dessous d'elle, vit passer dans les rues toute une foule effarée, la lanterne ou la torche à la main. On courait aux pompes. Du côté de l'arsenal ! la ville pouvait sauter, si le feu gagnait les poudres. Des voix grêles montaient d'en bas, qui criaient : Le feu ! à l'arsenal ! et les ombres passaient en courant ; puis la place de l'Eglise redevint déserte. Jacqueline, en baissant les yeux, voyait luire les pavés à la clarté rouge des quatre lanternes qui l'éclairaient. Elle voyait tout cela sans regarder, pour ainsi dire, d'un coup-d'œil furtif. Elle n'avait pas le temps de s'en occuper ; elle n'avait pas le temps de tourner la tête. Les deux fusées, là-bas, à la ferme ! Et pendant ce temps-là les bombes continuaient à pleuvoir ; mais on n'en distinguait plus qu'à peine les gerbes lumineuses ; la lueur de l'incendie les effaçait ; et cette grande clarté gênait Jacqueline. Il lui venait comme des éblouissements, et la crainte en même temps de laisser échapper le signal qui devait mettre fin aux misères de ce siège. Il lui sembla même bientôt que cette clarté d'incendie s'enveloppait étrangement. L'air, presque froid tout à l'heure, était devenu chaud ; elle sentait comme de la flamme au-dessous d'elle, ou plutôt elle la devinait. L'arsenal était loin pourtant. D'où venait cela ? Sans quitter son poste, sans bouger, elle tourna rapidement la tête et regarda tout autour d'elle.

Un cri s'échappa de ses lèvres, un cri de terreur ! La maison de Grignette, en bas, sur la place, brûlait aussi, et à cette maison la sienne était adossée ! Si l'on n'éteignait pas le feu de l'une, l'autre allait brûler à son tour, et dans celle-là il y avait un homme : un blessé, Pierre Pichery, le guetteur, son mari ! Elle prit le marteau, et à tour de bras sonna le tocsin. Le tocsin ! mais à quoi bon ? Tout le monde était à l'arsenal. On se souciait bien vraiment des maisons de la place de l'Eglise !... quand le feu menaçait les poudres ! et la maison de la Grignette continuait à brûler tout doucement comme un feu d'hiver qu'on vient d'allumer et qui semble hésiter encore. De petites flammes s'échappaient des fenêtres du rez-de-chaussée, léchaient le mur et disparaissaient. Jacqueline, prise d'une indicible épouvante, avait laissé tomber son marteau. C'était peine perdue ! et, les yeux fixés sur la ferme des Louettes, elle murmurait :

— Si je bouge ! la ville est prise.

Elle s'accrochait à ses deux poutres de toutes ses forces, à son horizon de tous ses yeux !

Et elle se disait encore :

— Dieu aura pitié de moi !... il ne souffrira pas cela !... il ne laissera pas mourir sans secours un homme, un homme blessé !...

Ou bien cette pensée lui venait qu'il aurait assez de force pour se laisser rouler jusqu'en bas de l'escalier et se réfugier sur la place, ou se traîner ; ou bien encore, que l'on viendrait enfin à son secours. Il devait bien être resté quelqu'un de ce côté-là ! Quant à quitter son poste, elle n'y songeait pas.

— Fusillez-moi, si le signal m'échappe, avait-elle dit.

Mais ce n'était pas de cela qu'elle avait peur ! Ce qu'elle craignait, c'était de ne pas sauver la ville, c'était de ne pas arracher sa proie à l'ennemi ! Et toujours immobile à la même place, elle regardait l'horizon du côté de Valenciennes.

Et rien ! rien toujours ! Deux heures venaient de sonner ! la maison de la Grignette n'était plus qu'un brasier, et la sienne commençait à brûler. Elle vit cela d'un coup d'œil ; un épouvantable frisson la fit tressaillir : son cœur se serra, elle aurait voulu crier, elle ne pouvait pas ! A quoi bon d'ailleurs ? De là-haut, on ne pouvait l'entendre. Elle aurait voulu se précipiter au secours de ce pauvre homme ! Elle ne le pouvait pas ! Elle ne se sentait pas le droit d'en sauver un et d'en perdre trois mille ! Mais ce dont elle ne pouvait se défendre, c'était de regarder au-dessous d'elle les progrès du feu ; c'était de regarder si l'on allait venir, pour savoir si Pierre parviendrait à s'échapper ; et le mouvement incessant de son regard qu'elle tournait de droite à gauche, sans temps d'arrêt, de sa pauvre maison à la ferme et de la ferme à sa maison, l'étourdissait.

Elle n'y voyait plus... Son œil plein du feu d'en bas ne distinguait plus rien quand il se fixait sur les profondeurs noires de l'horizon. Alors elle étreignit une de ces poutres, et tournant le dos à l'incendie d'en bas, elle se dit :

— Je ne regarderai plus.

Et elle ne regarda plus que l'horizon attendant toujours les deux fusées qui devaient donner le signal de la délivrance. Mais elle attendait, machinalement, sans avoir conscience du temps écoulé ; elle attendait, comme doit attendre le condamné à mort. Le corps est inerte ; l'âme est partie. Elle ne comptait plus les heures ; elle ne les entendait plus sonner. Ses mains, comme celles des cadavres, s'étaient raidies autour de la charpente de la loge, et peut-être n'aurait-elle pas pu les ouvrir. Rien ne vivait plus en elle que son regard implacablement fixé sur le même point de l'horizon.

Rien ne vivait plus dans la femme que ceci :

— Le salut de la ville dépend de vous.

Tout à coup une bande lumineuse, d'un bleu pâle, émergea au fond de la plaine, nuança d'une clarté vague le sommet des collines, puis peu à peu s'accentua, grandit, et subitement éclaira tout l'horizon. C'était le jour !

— Le signal m'a-t-il donc échappé ? se dit la malheureuse femme avec stupeur.

Ce fut sa première pensée. Mais non ! non ! ce n'était pas possible ! Elle était bien sûre de n'avoir pas failli à son devoir. Ceux qui devaient venir n'étaient pas venus, le coup était manqué, voilà tout !

Elle tourna la tête alors et regarda la place au-dessous d'elle. Là où avait été sa maison, il n'y avait qu'un monceau de cendres.

— Et pour rien ! murmura-t-elle. Cela n'aura servi à rien !

Un sanglot lui déchira la poitrine, et elle tomba...

Le jour même, 9 septembre, à dix heures du matin, les Autrichiens entraient au Quesnoy. Ils avaient fusillé l'avant-veille un paysan qui essayait de franchir les lignes. Lorsque le général qui les commandait, voulant d'un coup d'œil reconnaître sa position, monta dans la loge du guetteur, il y trouva, debout, une femme échevelée, pâle, qui le prit par le bras, et d'un geste farouche lui montrant l'horizon, lui dit avec un éclat de rire :

— Deux fusées ! regarde bien.

La pauvre femme était folle. Simon Barbotte avait donné sa vie, elle avait donné sa raison. Aujourd'hui ou demain, comme hier, on trouverait de ces dévouements-là. La patrie aura toujours ses martyrs, et les plus ignorés sont les plus grands.

DERNIÈRE HEURE

(De nos correspondants particuliers et par FIL SPÉCIAL)

Les troubles de Panama

Lima, 3 mai. — Les troupes du gouvernement ont subi une défaite à Ayacucho. Le général Caceres marche actuellement sur Lima où on fait des préparatifs pour une grande bataille dans le voisinage de la ville.

Le général Wolseley

Ville-Souakim, 3 mai. — Le général Wolseley est arrivé ici hier.

Le conflit anglo-russe

Londres, 3 mai. — Les ministres se sont réunis extraordinairement hier après-midi. Avant le conseil, Musurus-Pacha a eu une entrevue avec lord Granville. Le bruit court que les ministres se sont réunis pour prendre connaissance des dernières dépêches russes. L'arbitrage aurait été définitivement accepté.

Lord Granville a prononcé, hier soir, au banquet annuel des membres de l'Académie royale, un discours extraordinairement pacifique.

PROGRAMME DES THÉATRES

EXPOSITION D'ARTS RÉTROSPECTIFS

AU PROFIT DES FORÇAINS

20, Rue Nain, à ROUBAIX

Dans l'ancien local du CRÉDIT LYONNAIS

Prix d'entrée : UN FRANC

HIPPODROME ROUBAISIEN. — Dimanche 3 mai 1885. — Bureaux à 7 h. 1/2. — Rideau à 8 h. 1/4.

Une seule représentation donnée par Madame AGAR, de la Comédie Française ; M. Fraizier, du Théâtre de la Porte Saint-Martin ; MM. Jourdain, Dutertre, Christian ; Mmes Villetard, Monnet, Maguan, des théâtres de l'Odéon, de la Gaîté et de l'Ambigu.

Les Fourchambault, comédie en prose, en 5 actes, de M. Emile Augier, de l'Académie Française. — Mme Agar jouera le rôle de Mme Bernard, qu'elle a créé à la Comédie Française ; M. Fraizier, joue le rôle de M. Bernard.

Le Passant, pièce en vers, en 1 acte, de M. Coppée, de l'Académie Française. — Mme Agar, jouera le rôle de Silvia, qu'elle a créé à l'Odéon ; Mme Villetard, jouera le rôle de Zanetta.

Ordre du spectacle : 1. Le Passant ; 2. Les Fourchambaul.

Bureau de location à l'Hippodrome. — Prix des places : Loges, 4 fr. ; chaises, 3 fr. ; pourtour, 2 fr. ; 1re galerie, 1 fr. ; 2e galeries, 50 cent.

Ville de Roubaix. — Route de Wattrelos, près du cimetière, grand jeu de boule à la platine. — Le sieur Jean-Louis Delporte, cabaretier au « Grand jeu de Boule », route de Wattrelos, a l'honneur d'informer les amateurs qu'il donnera un jeu de boule à la platine, le dimanche 5 juillet 1885. — 600 fr. de prix en espèces, répartis comme suit : 1er prix, 100 fr. ; 2e, 70 ; 3e, 50 ; 4e, 40 ; 5e, 30 ; 6e, 25 ; 7e, 15 ; 8e, 20.

GRAND THÉATRE DE LILLE. — Grand succès ! Tous les soirs. — Bur. à 6 h. 1/4. — Rid. à 6 h. 3/4.

Le Tour du Monde, pièce féerie en 5 actes et 15 tableaux.

(Le spectacle sera terminé à 11 h. 1/2.) — Note. On commencera à 6 h. 3/4 afin que les spectateurs puissent profiter des derniers trains.

CRÉDIT LYONNAIS

Société anonyme fondée en 1863

CAPITAL : 200 MILLIONS

Agence de Roubaix, N° 21, rue Saint-Georges ; Tourcoing, rue de l'Hôtel-de-Ville.

Dépôts remboursables : à 5 ans, 5 0/0 l'an ; — à 3 ans, 4 1/2 0/0 l'an ; — à 2 ans, 4 0/0 l'an ; — à 18 mois, 3 1/2 0/0 l'an ; — à 1 an, 3 0/0 l'an ; — à plus court terme et à vue, à des taux divers. — Prêts sur titres français et étrangers. — Escompte et recouvrements. — Délivrance de chèques, traites, lettres de Crédit sur France et étranger. — Garde de titres. — Régularisations de titres. — Ordres de Bourse, sans commission. — Vente sans frais des Obligations de Chemins de fer aux prix des Compagnies. — Souscriptions. — Vente et achat de monnaies étrangères. — Escompte de coupons divers, — paiement immédiat, sans aucun frais, des coupons *échus Paris-Lyon-Méditerranée, Ouest, Est, Midi, Orléans et Nord*, — ainsi que des rentes françaises et des obligations Ville de Paris. 10039

LA GAZETTE GÉOGRAPHIQUE ET L'EXPLORATION. — Sommaire du numéro 17. — Jeudi 30 avril 1885 :

L'esclavage en Indo-Chine, par A. Paulus, abrégé de l'Université, professeur à l'Ecole Turgot. — Les ressources de Vohémar. — Affaires coloniales de la France en Cochinchine ; à Obock. — Mouvement colonial de l'étranger : L'état du Congo : les Allemands à Zanzibar ; les Italiens en Afrique ; les Espagnols en Afrique. — Nouvelles géographiques : M. Alfred Marche ; M. Fischer ; principales villes italiennes ; exploration du Niger ; exploration du Congo ; le port de Montréal ; l'instruction des Indiens : l'île de Carmen ; navigation du Pilcomayo. — Revue des Sociétés : Société de géographie de Paris ; Société de géographie commerciale de Paris ; Société de géographie du Caucase. — Bibliographie et Cartographie. — Faits Divers.

Bureaux : 6, rue Cassette, Paris.

BEAUTÉ, HYGIÈNE, FRAICHEUR

Le seul savon des Princes

recommandé par les sommités médicales est le SAVON DES PRINCES DU CONGO de la Maison VAISSIER, Frères.

N° 198

Ce savon, à base de produit chimique, conserve au teint une fraîcheur éclatante.

Demander chez tous les merciers, épiciers, coiffeurs, etc.

COMMERCE

Laines

SEDAN, 1er mai.

Les affaires vont excessivement mal, on a renvoyé passablement d'ouvriers, consistant en tendeurs, laveurs et teinturiers. On ne voit pas d'acheteurs, et le peu qui viennent sur place sont des tâtonneurs.

Un Lyonnais a cependant traité une affaire assez ronde en draite ou reps ; on parle de 85 pièces de 75 mètres, mais très bon marché.

Les ressortissants en façonnés rasés été se demandent maintenant par 10 à 12 mètres. Hélas ! le temps est loin où à cette époque de la saison c'était par 50 pièces de 50 mètres que ces mêmes clients achetaient.

En draps lisses il se vend un peu de fin, le bon marché ne se demande pas.

Mouvement du 19 au 27 courant.

	Draperie		Laines
1884 :	38.082 kil.	Arrivages :	58.237 kil.
1885 :	80.794 kil.	Expéditions	40.763 kil.

Malgré la crise, on voit par ce dernier chiffre de mise en filature qu'il y a de l'espoir.

FOURMIES, 2 mai.

Les affaires sont trop mauvaises pour qu'on puisse signaler grand changement d'une semaine à l'autre. Le stock reste sensiblement le même ; en résumé : situation ni pire ni meilleure que la huitaine précédente.

Les blousses se vendent difficilement et en baisse.

LONDRES, 2 mai.

Ventes publiques de laines Coloniales

Arrivages à Londres, pour la 3e série d'enchères, relevés le 2 mai 1885. Ouverture le 4 juin 1885.

Sydney		83.275	balles.
Port-Philippe		83.580	»
Van-Diemen		13.852	»
Adélaïde		16.456	»
Swan-River		7.502	»
Nouvelle-Zélande		91.451	»
Total d'Australie		298.616	balles.
» Cap de Bonne-Espérance		17.752	»
Ensemble		316.368	balles.
Réexpéditions probables :			
Australie	31.000 b.	38.000	»
Cap de B.-E.	7.000 »		
Arrivages actuels		278.368	balles.
Cargaisons flottantes :			
Australie	21.381 b.	33.632	»
Cap de Bonne-Espérance	12.248 »		
Arrivages destinés aux enchères		312.000	balles.
Anciennes existences :			
Australie	34.500 b.	40.000	»
Cap de Bonne-Espérance	6.500 »		
Stock approximatif à l'ouverture		352.000	balles.

Dernièrement on a traité environ un millier de balles de laines coloniales, dont plus de la moitié pour les Etats-Unis à prix soutenus. En fabrique à l'intérieur, les affaires conservent un courant habituel.

LE HAVRE, 30 avril.

Revue du 15 au 30 avril 1885

Importations. — De Buenos-Ayres, 2,875 balles par l'Pampa, Zenobia et Uruguay. — De Montevideo, 636 b. par Pampa et Uruguay. — Du Chili, 43 b. par Totmès. — De France, 1.0b. par chemin de fer. — Total : 3,597 balles.

Débouchés. — 1,754 balles : 2.6 b. Buenos-Ayres ensuint, F. 0,75 à 1,60. — 1,314 b. Buenos-Ayres en suint, expédition, — à —. — 127 b. Montevideo en suint, 1,12 1/2 à 2,02 1/2. — 87 b. Chili en suint, 1,30 à 1,45. — 10 b. France en suint, — à 1,55.

Stock au 30 avril 1885 — 6,096 b. Buenos-Ayres. — 4,363 b. Montevideo. — Total : 11,059 b. Plata. — 1,405 b. Chili. — 2,116 b. Russie. — 20 b. Espagne. — 130 b. France. — Ensemble : 15,010 balles.

Importations de la quinzaine : 3,597 balles.

Débouchés de la quinzaine : Ventes, 440 ; expéditions, 1,314 ; total : 1,754 balles.

Stock ce jour : 15,010 balles, dont 11,059 balles Plata, contre 11,010 balles, dont 9,995 balles Plata, à pareille époque 1884.

Les transactions se sont bornées à quelques lots pour besoins immédiats. Les prix payés ne présentent pas de changement bien sensible, mais il est douteux que même avec de plus fortes concessions, on puisse provoquer une demande importante, les nouvelles politiques ainsi que la baisse annoncée à la vente d'Anvers n'étant pas de nature à encourager les acheteurs.

Les Chili moyenne finesse ont eu le placement de 87 b. en baisse de 1/10 cent. sur les prix pratiqués précédemment ; les fines sont toujours délaissées.

Nos prochaines enchères auront lieu les 6 et 7 mai.

Il y sera présenté : 2,989 balles Buenos-Ayres, 1,015 b. Montevideo, 446 balles diverses : ensemble, 3,550 balles.

Peaux de mouton. — Importations nulles. — Ventes : 20 balles morts-nés Montevideo, à 1 fr. — 2 1/2 et 5 balles Chili — Stock : 4 balles Agneaux Montevideo et 2 balles Rio-Hacha.

Céréales et farines

PARIS, 2 mai.

Avoine. — Le rapprochée est en baisse de 25 centimes, le livrable éloigné est sans variation.

Courant	20 75	20 50	Juillet-août	20 25	20 ..
Mai	20 75	20 50	4 derniers	19 50	19 25
Juin	20 75	20 50			

Poids naturel 45 à 47 kil. à l'hect., 100 kil. nets cpt

Huiles, Graines ET TOURTEAUX

PARIS, 2 mai.

Colza. — Les prix sont assez bien tenus.

Le courant du mois se traite à 67 fr.

On fait du livrable en juin à 67 50.

Juillet-août, demandés à 68 25 sont tenus à 68 75.

Les 4 derniers mois sont cotés sans affaires de 69 50 à 70 fr.

Cote établie à 12 h. 1/2 :

Disponible	67 ..	.. ..	Juillet-août	68 25	.. ..
Courant	67 ..	.. ..	4 derniers	69 50	70 ..
Juin	67 50	.. ..			

Les 100 kil. net, fûts compris, esc. 1 0/0.

PARIS, 2 mai.

Lins. — Hausse de 50 centimes avec peu de vendeurs.

Disponible	58 25	58 50	Juillet-août	57 ..	.. ..
Courant	58 ..	58 50	4 derniers	56 ..	56 50
Juin	57 50				

(Les 100 kil. nets, fûts compris, esc. 2 0/0)

Sucres

PARIS, 2 mai.

Bruts. — Le marché reste calme avec peu de changement dans les prix.

Nous cotons à deux heures pour sucre blanc numéro 3 Paris :

Courant	42 75	42 50	Juillet-août	43 25	43 .
Mai-juin	42 ..	42 75	Sucre blanc	41 75	41 50
4 de mai	43 25	43 .	Sucre roux	37 25	37 50

Circulation : 600.000 s. contre 8.400 hier.

PARIS, 2 mai.

Raffinés. — Nous n'avons pas de changement à constater dans les prix, qui restent bien tenus en raffinerie de 96 50 à 97 50 les 100 kil., suivant marques.

Les affaires restent calmes pour l'intérieur et moins animées pour l'exportation.

Cours pour l'exportation, franco sur wagon ou sur bateau, pour pains premier choix, suivant marques, aux 100 kilos :

Habillage en papier	1 0/0	42 10	à 44	50
» »	2 1/2	42 25	44	25
» »	4 0/0	42 .	44	..
Sucres cassés, en morceaux réguliers, en caisse de 50 kil franco d'emballage	100 kil.	105 .	à 107	..
Sucres cassés Boutry en boîtes de 1 kil. net, franco d'emballage, 100 kil		107 50	..	..
Poudre Boutry, boîtes de 1 kil.		100 .	..	..
Poudre Boutry, boîtes de 500 gr.		100 50	..	..
Morceaux irréguliers... en sacs		.95 50	.96	50
Menus déchets	»	.94 50	.94	50